

“On ne naît pas fille ou garçon, on le devient”

La question du genre ne cesse de faire débat. Dans un livre provocateur, le psychiatre et psychanalyste Serge Hefez interroge le féminin et le masculin, et plaide pour une réinvention de la différenciation des sexes.

Propos recueillis par Cécile Guéret

Psychologies : Vous écrivez que le genre masculin ou féminin n'est pas déterminé à la naissance. Pouvez-vous nous expliquer cela ?

Serge Hefez : Malgré notre sexe biologique, on ne naît pas fille ou garçon, on le devient. Nous sommes en effet, dès la naissance, bombardés de prescriptions psychosociales qui nous indiquent notre genre. Par exemple, les deux sont en adéquation lorsque, en plus d'un pénis, un homme a des identifications masculines et une façon d'habiter son corps et son esprit conformes à ce que la culture désigne comme étant masculin. Pour la psychanalyse, les enfants sont assignés à un genre avant de comprendre la différence des sexes. Des milliers d'expériences prouvent ainsi que nous les portons, les allaitons et leur parlons différemment selon qu'ils sont garçons ou filles. Vers 18 mois-2 ans, les enfants comprennent qu'ils ont un sexe et font le lien avec

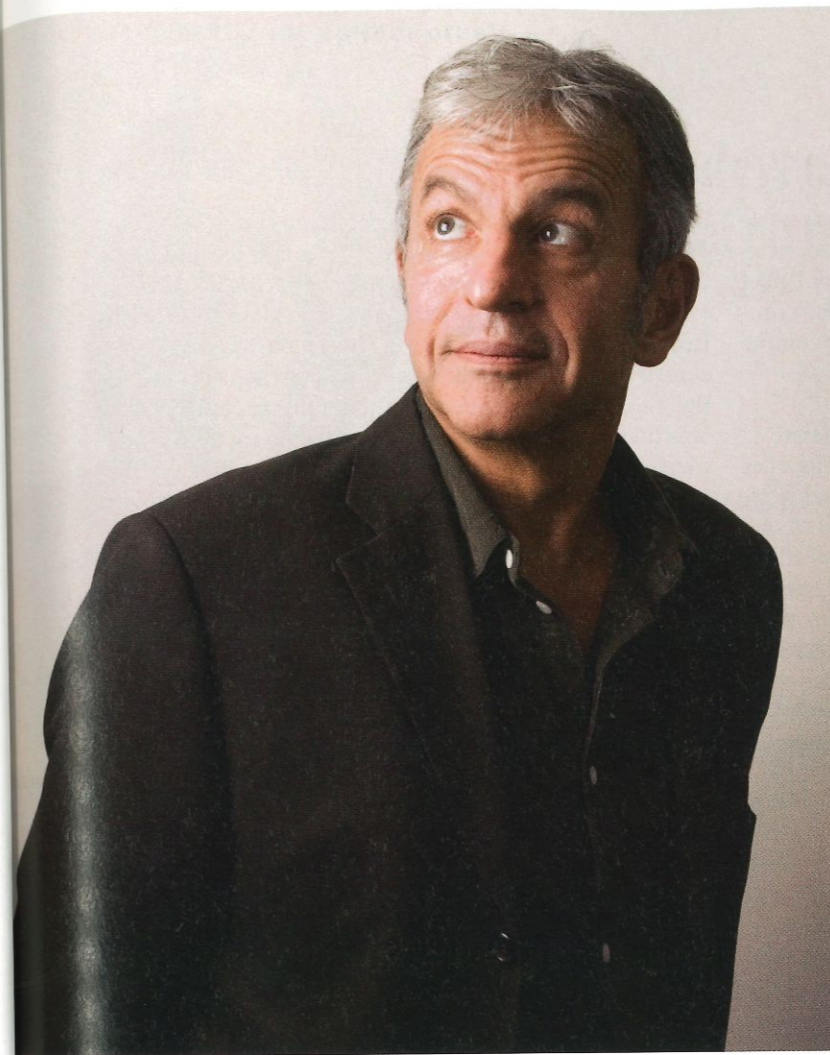
ce que leur entourage attend d'eux. Jusqu'à 4 ou 5 ans, cela reste d'ailleurs assez instable : les garçons continuent à penser que leur pénis pourrait tomber ; et les filles, qu'il pourrait pousser.

Les enfants sont donc conditionnés à être garçon ou fille ?

S.H. : Plus que cela, les petits garçons sont amputés de leur part dite féminine, et les filles, de leur part dite masculine. Selon Freud, nous nous construisons en effet autour d'une bipolarité passif/actif, fusion/défusion. D'un côté, le plaisir de l'abandon total au bras des parents. De l'autre, des actions toniques de séparation : refuser, repousser, rejeter, aller vers le monde. Les enfants hébergent en eux ces deux mouvements. C'est l'environnement qui, par la suite, interprète ces postures comme étant masculines ou féminines et dirige les enfants vers celle qui correspond à leur sexe biologique. Le garçon est poussé à être autonome, plus dans l'action que dans l'émotion ; la fille, à être sage, soumise, dans le désir de l'autre. Chacun perd l'universalité de ces caractères, se referme sur son genre et intériorise ces représentations inconscientes et culturelles du masculin et du féminin.

En trente ans de carrière d'analyste, avez-vous constaté un changement dans la perception de la différence des sexes ?

S.H. : Oui, sur le plan conscient et inconscient, l'état se desserre. Les jeunes ont grandi dans la mixité, avec l'idée que masculin et féminin ne sont pas des univers étanches et inconciliables. Pour les filles, le changement est flagrant : poussées à être autonomes et à s'appropriier leur



SERGE HEFEZ

Responsable de l'unité de thérapie familiale et de l'adolescent à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, à Paris, le psychiatre et psychanalyste Serge Hefez a notamment publié *Le Nouvel Ordre sexuel, pourquoi devient-on fille ou garçon ?* (Le Livre de poche). Dans cet essai, il dénonce une confusion des idées à propos de la différence des sexes et analyse les peurs sous-tendant les interrogations actuelles sur le couple, la famille et l'éducation.

partenaires, ils doivent être redéfinis par les capacités, les désirs et les aspirations de chacun.

Cela demande une grande créativité, de la souplesse, et des ajustements permanents. Les hommes et les femmes se désirent-ils autant qu'avant ?

S.H. : Bien sûr ! Depuis trente ans, tous les sondages montrent des hommes et des femmes qui s'attirent de plus en plus,

part active, leur destin psychique et concret n'a rien à voir avec celui de leurs grands-mères. De leur côté, la plupart des garçons n'entendent plus que le féminin est inférieur, impur ou dangereux. Ils ont ainsi beaucoup moins peur de leur propre féminité. Certains ont d'ailleurs des expériences homosexuelles – pour voir –, sans que cela remette en cause leur certitude d'être un homme ou une femme. Les générations précédentes, elles, ne se l'autorisaient pas. Ou alors dans la honte. Les jeunes s'assouplissent aussi sur la dichotomie entre la maman et la putain, qui a toujours été très forte dans les inconscients. Le regard des hommes sur les femmes a changé, ils ont moins besoin de les rabaisser pour s'autoriser la jouissance. Et celles-ci passent d'un rôle à l'autre avec un peu plus de fluidité. Chacun voit ainsi avec bienveillance ce qu'il a en lui du sexe opposé, et non avec gêne ou dégoût, en essayant de s'en débarrasser.

Qu'est-ce que cela modifie dans le couple ?

S.H. : Cela apporte une grande liberté, mais aussi beaucoup de difficultés, de contradictions. Dès lors que les rôles ne sont plus strictement déterminés par le sexe des

vivent des relations sexuelles riches et harmonieuses. Les terrains de jeux sexuels sont plus ouverts qu'avant, chacun connaît mieux le corps de son partenaire, et nous sommes tous plus épanouis. Ceux qui hurlent à une société hermaphrodite, sans désir, n'ont en fait qu'une seule crainte : l'effacement du patriarcat. Car depuis toujours, derrière les questions de genre, se joue la domination des hommes sur les femmes. Derrière cette crainte, le plus souvent brandie par des hommes, se cache celle de leur propre féminisation, la terreur de la passivité, la perte de leur puissance.

Comment alors expliquer aux enfants ce qu'est une fille ou un garçon ?

S.H. : Ce n'est pas parce que le genre procède de l'apprentissage social que l'anatomie n'existe pas. Qu'un garçon investisse son pénis comme étant érectile, pénétrant, et qu'une fille se représente son corps comme pouvant être pénétré, puis que chacun imagine le plaisir qu'il y trouvera et qu'il donnera à l'autre sont des repères fondamentaux. Il ne s'agit pas de les neutraliser, mais de décortiquer les stéréotypes. L'homme n'est pas pour autant conquérant et ►

► la femme passive. Les filles pourront accepter ce qui est de l'ordre du masculin en elles, être des individus à part entière, accueillir leur puissance, et ne pas avoir besoin d'être l'objet de l'autre pour exister. Les garçons accueilleront leur sensibilité, leurs émotions, sans avoir à les repousser comme étant une menace de féminisation.

Les enfants ne manquent-ils pas, du coup, de repères ?

S.H. : Pas du tout, même si les adultes ont toujours dit ça des enfants ! Quatre siècles avant Jésus-Christ, Aristophane écrivait déjà que les petits Athéniens manquaient de virilité, que leurs parents étaient mieux élevés, etc. Je trouve au contraire que les jeunes sont aujourd'hui bien plus ouverts et respectueux des autres. La plus grande liberté d'habiter son genre est une chance qui ne forge pas des enfants désorientés et confus quant à leur identité sexuée, mais des êtres plus complets, établissant entre les sexes des rapports de partage, de confiance et d'intimité. Les questions de genre provoquent un débat chez les pys, les sociologues, les philosophes...

Pourquoi ?

S.H. : D'abord parce qu'elles touchent à la façon dont chacun de nous s'approprie, intimement, sa masculinité et sa féminité, et que le genre détermine notre place dans le monde. Ensuite parce qu'elles ne sont jamais résolues, toujours en mouvement dans nos inconscients. Nous sommes en effet pris entre deux forces intérieures : une part de nous conservatrice, accrochée à des certitudes rassurantes ; une autre ouverte, inventive, éprise de liberté, qui nous exalte et nous terrifie. Enfin parce que, même si les normes changent, nous sommes reliés à une histoire, dans des strates d'identifications successives à nos parents et grands-parents. Nous sommes donc pétris de contradictions sur la façon dont nous nous représentons ce qu'est un homme ou une femme. Faire croire, comme certains, que le genre est une question biologique et oublier l'assignation sociale nous plonge dans une plus grande insécurité encore... Sans pour autant éviter les conflits inconscients qui, de toutes les façons, nous agitent.

Dans ce débat, les psychologues sont-ils réactionnaires ?

S.H. : Certains ont une vision passéiste des concepts psychanalytiques. Selon eux, hommes et femmes ne rempliraient plus leurs rôles de pères et de mères. Conséquence : les enfants ne comprendraient plus ce qu'est un homme ou une femme et plongeraient dans la confusion. Je ne le crois pas. Dans la théorie psychanalytique, la résolution de l'œdipe permet en effet, vers 5 ans, l'accès à la différence des sexes, à celle des générations et, dans un même roulement, l'intégration des interdits. L'enfant réalise que ses parents sont anatomiquement différents, qu'il n'a pas le droit d'avoir de relation

sexuelle avec eux, mais que, quand il sera grand, il fera des bébés avec quelqu'un de son âge. Tout cela se jouerait dans un ordre symbolique, qui, à mon avis n'a plus lieu d'être : le père incarnerait la loi et séparerait la mère, forcément fusionnelle, de son enfant. Il y a une double incompréhension. D'abord, le symbolique n'a pas grand lien avec la réalité. La preuve en est que certains enfants se construisent très bien dans une famille « désordonnée », tandis que d'autres, malgré une famille bien en ordre, restent confus sur ces notions. La seconde est que la société a profondément changé depuis Freud et, avec elle, les psychismes des enfants. Les fonctions parentales sont aujourd'hui partagées. Pères et mères sont, tour à tour, fusionnels et « interditeurs », font des câlins et poussent à l'indépendance. Pour autant, les enfants comprennent très bien la différence des sexes, des générations, et les interdits.

Le complexe d'Œdipe est donc dépassé ?

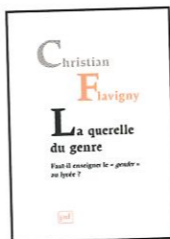
S.H. : Il s'impose de façon moins caricaturale. Notre travail de pys n'est pas d'être gardiens des dogmes et de rejeter dans un destin hors norme tous ceux qui ne s'y conforment pas. Mais de relativiser la rigidité des concepts initiaux pour permettre à nos patients d'adoucir leurs conflits intérieurs et de vivre toutes leurs potentialités sans se sentir broyés par la norme.

Le nouvel ordre sexuel que vous évoquez ressemble plutôt à un grand désordre...

S.H. : C'est long et difficile de s'attaquer aux fondements sur lesquels nous sommes construits. Nous sommes en train de changer de regard, de ne plus considérer les genres comme une bipolarité, mais dans une continuité. C'est déjà ce que nous dit la philosophie orientale du yin et du yang en reconnaissant deux entités indissociables qui habitent chacun de nous. Nous avons tous deux pôles, mâle et femelle, entre lesquels nous évoluons sans heurts ni ruptures. Pour le meilleur et pour le pire, car nous voyons bien, en chacun d'entre nous, dans la société et dans les couples, comme cela reste conflictuel. ●

À LIRE

La Querelle du genre de Christian Flavigny. L'auteur est directeur du département de psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, à Paris. Il défend ici les fondamentaux de la psychanalyse face aux théories du genre. PUF, 215 p., 16 €.



CLAUDE HALMOS

est psychanalyste. Dans *Psychologies*, elle répond chaque mois aux questions qui lui sont adressées par des lecteurs. Nous présentons ici une sélection de situations que lui ont soumises des enfants.

Ta question

Je veux devenir un garçon. Pourquoi ce n'est pas possible ?

Lucie, 6 ans

TU NE PEUX PAS DEVENIR UN GARÇON, LUCIE, parce que tu es née, comme ta mère, dans un corps de fille.

De même que ton frère est né, comme ton père, dans un corps de garçon. Et ça, on ne peut pas le changer.

Parce que l'on ne peut pas revenir en arrière et renaître dans un corps différent. Cela fait partie des limites que la vie nous impose. Elles peuvent nous mettre en colère

parce que nous aimerions n'en avoir aucune et pouvoir réaliser tous nos désirs et accomplir tous nos rêves. Devenir fille si on est garçon ou garçon si on est fille. Ou même être (pourquoi pas ?) les deux à la fois. Et en plus voler comme les oiseaux et nager comme les poissons. On aimerait bien, mais ce n'est pas possible. On a donc le choix : continuer à réclamer ce que l'on n'a pas ou accepter de vivre avec ce que l'on a et qui n'est peut-être pas aussi « nul » qu'on le croit... Pourquoi voudrais-tu tellement être un garçon, Lucie ? La vie de ton frère te semble mieux que la tienne ? C'est possible, mais il faudrait savoir pourquoi. Son corps et son sexe te semblent mieux que les tiens ? C'est ce que pensent beaucoup de filles, mais elles se trompent. Car si leur sexe n'est pas aussi apparent que celui des garçons, elles ont en revanche à l'intérieur de leur corps des organes qui leur permettront plus tard d'avoir des bébés dans leur ventre. Ces organes-là, les garçons ne les ont pas et il y en a beaucoup que ça rend fous de jalousie. Même si, bien sûr (tu sais comment sont les garçons...), ils l'avouent rarement. Tu pourrais peut-être y penser ? ●